

1823 : Cour martiale de Paris

- Citoyen Baudouin, tu es accusé de désertion. Je ne pense pas que tu ignores ce chef d'accusation ?
- Bien sûr, je le connais et je n'opposerai pas de résistance.
- L'accusation est grave, tu n'es pas sans savoir que tu as commis le pire des crimes pour un soldat. As-tu seulement conscience de la gravité de ton acte ?
- Je reste un soldat mais il m'était impossible de continuer à servir l'armée française sous le drapeau blanc !
- Ton empereur est mort et tu t'obstines toujours à vouloir t'allier à ces idées insensées ? Tu ne comprends donc pas que le Bonapartisme est la gangrène de la France ?
- Louis XVIII ne sera jamais mon maître ! Je resterai fidèle à Napoléon et je ne changerai jamais de camp !
- Tu dois comprendre que tu n'as plus ta place au sein de l'armée française...
- Tant que je vivrais, je refuserais de servir une armée royaliste, clamait-il en se frappant la poitrine. Je ne servirai que l'Empire, seuls les Bonaparte ont le pouvoir de ressusciter la France !
- Bon, allez, c'est bon, j'en ai assez entendu. Lisez-lui sa condamnation.

Le caporal Baudouin avait calmement écouté sa sentence, puis s'était mis à scander :

- Vive Napoléon ! Vive l'Empire ! Vive la France !
Ce cri passionné fut rapidement repris en plusieurs points de la salle, bientôt suivi d'applaudissements.
- Silence ou je vous fais tous enfermer ! Emmenez-moi ça ! vociféra le juge en pointant le condamné de l'index. Il en avait décidément trop entendu. Pfff !, ces Bonapartistes sont un vrai fléau, bougonna-t-il encore en s'éloignant.

Au lieu de la peine de mort habituellement réservée aux déserteurs, il avait été décidé que le caporal Baudouin serait envoyé au bagne.

Dès le lendemain matin, un convoi de cinquante hommes, tous militaires déchus comme lui, allaient quitter Paris et prendre le chemin de Brest. La Bretagne, c'était bien loin de chez lui, mais avec les campagnes napoléoniennes, il avait été habitué à voir du pays. Il avait été de toutes les campagnes, fidèlement, il avait suivi l'Empereur, c'était grâce à lui qu'il avait fait ses premières armes. En Egypte, en Russie, il était à ses côtés ; à Waterloo, il était toujours fidèle au poste, prêt à donner sa vie pour le maître. Seulement, cette fois, il était condamné à perpétuité et il ne savait pas s'il pourrait un jour revoir les siens. Paris et ses rues animées allaient cruellement lui manquer ! Tout dépendrait de son comportement lui avait intimé le juge. S'il se comportait en bon soldat, il pourrait retrouver sa condition d'homme libre et surtout réintégrer les rangs de l'armée. Il espérait que les Bonaparte reviendraient bientôt pour le tirer de ce calvaire. Il n'avait aucune envie de servir les Bourbons... Après un voyage éprouvant sur des routes souvent difficilement praticables et sous la menace des fusils des garde-chiourmes, ils étaient finalement arrivés au bagne de Brest. Ils étaient de toutes les régions de France et, grâce aux nombreuses conquêtes napoléoniennes, même au-delà...

A leur arrivée, le directeur du bagne, avait prononcé un discours pour *accueillir* les nouveaux arrivants.

-Voilà le programme des réjouissances, souffla Baudouin à un de ses camarades. Je suis bien curieux de savoir à quoi va ressembler notre séjour...

- Séjour offert gracieusement par notre charitable roi Louis XVIII ! ironisa encore son camarade.

Les bagnards récalcitrants au roi, allaient bientôt être envoyés dans un nouveau camp bâti un an plus tôt sur la commune de Glomel dans le département des Côtes du Nord, non loin de Pontivy.

On avait besoin d'eux, aux côtés de travailleurs libres, pour creuser un bief pour la construction du canal de Nantes à Brest. A Brest, ils s'entassaient ; ils seraient bien plus utiles à Glomel où ils contribueraient à la grandeur de la France.

Le directeur du camp n'avait pas l'air d'un mauvais bougre, il disait les considérer avant tout comme des hommes. Il leur avait répété ce que le juge lui avait déjà dit, l'espoir de recouvrer la liberté était envisageable. Baudouin était sceptique, mais l'avenir dirait si ces belles paroles seraient tenues...

Quand le caporal Baudouin avait entendu le lieu de son affectation, une incoercible envie de rire l'avait pris, mais il devait se ressaisir, l'heure n'était pas à l'amusement ; il était bagnard, lui, l'ardent serviteur de la patrie !

Quelle ironie du sort ! Ce projet de canal, c'était Napoléon qui en avait été l'investigateur, pour contrer le blocus anglais. Mais avec les nombreuses campagnes qu'il avait fallu défendre, les travaux avaient dû être brutalement interrompus. D'ailleurs, le canal n'avait plus de raison d'être puisque la France n'était plus en conflit avec l'Angleterre. C'était à se demander pourquoi les Bourbons s'obstinaient dans cette tâche !

La Bretagne, il l'avait traversée avec l'Empereur lors des campagnes napoléoniennes ; il avait encore en mémoire leurs passages à Pontivy rebaptisée du doux nom de Napoléon-Ville.

Et c'était justement dans ce petit coin de France qu'on choisissait de faire travailler, telles des bêtes de somme, les inconditionnels de Napoléon ! A croire que Louis XVIII se jouait d'eux !

Les conditions de vie qui l'attendaient, en revanche, l'amusaient beaucoup moins. Outre le fait d'être un bagnard et donc de devoir vivre tel un paria, il allait devoir vivre dans un climat pour le moins hostile. N'était-ce pas le Centre Bretagne que l'on surnommait la Sibérie de la Bretagne ! Sans compter que ces Bretons baragouinaient un idiome incompréhensible et barbare, à mille lieues du français ! Et ils étaient versés dans la bigoterie par-dessus le marché ! C'était en tout cas ce qu'on racontait à Paris... Pour lui, c'était donc certain, Louis XVIII avait choisi pour eux ce lieu plus par sournoiserie que par hasard.

Qu'importe ! Il irait le creuser « leur » bief, peut-être qu'il pourrait ainsi être gracié, comme on le lui promettait, et un jour revoir Paris ! Cela ne pouvait, de toute façon, pas être pire que le bagne de Brest... ou que le peloton d'exécution !

Le lendemain, une file de « volontaires » prenait le chemin de Glomel sous une pluie battante. Après ce nouveau voyage éprouvant, Baudouin avait enfin atteint le camp de Glomel avec ses infortunés compagnons. Le camp était sommaire, on il était évident qu'il avait été bâti à la hâte. Il était composé de baraques en bois recouvertes de toits de chaume, c'est là que les bagnards seraient logés. Après les avoir répartis dans les différents baraquements, il était temps de se mettre au travail. Après cette première journée d'un dur labeur, ils avaient retrouvé leurs baraques, il faisait terriblement froid en ce mois de décembre.

- On a besoin de chauffage ici, il fait trop froid, avait demandé un soldat au garde-chiourme
- Non, pas de chauffage, ordre du général, c'est pas la peine d'insister
- Mais on va mourir de froid là-dedans, en plus on n'y voit rien !
- Ferme là, arrête de te plaindre, tu devrais déjà être content d'avoir un toit sur la tête. Tu croyais quoi ? Que t'allais dormir dans un château ! ricana le garde-chiourme en s'éloignant.
- C'est pas ça mais...
- Ouvre là encore et je te fais tâter de mon fusil ! hurla le garde-chiourme en revenant sur ses pas.

Les jours, les mois et les années passaient et chaque jour ressemblait au précédent. Ils commençaient leurs journées dès l'aube et piochaient jusqu'à la nuit tombée.

En parallèle à ce travail éprouvant, la vie du camp était ponctuée de rixes, d'évasions et surtout de maladie. Une terrible et étrange fièvre incurable décimait les hommes les uns après les autres.

Baudouin avait compris qu'il avait tout intérêt à donner le maximum pour un jour retrouver sa liberté. Mais les années passaient et aucune grâce royale ne lui avait encore été proposée. Certains de ses compagnons avaient déjà été graciés, pourquoi pas lui !

Il travaillait du mieux qu'il pouvait, mais il était un soldat dans l'âme et il savait bien mieux manier le fusil que la pioche.

Louis XVIII était toujours roi de France et ~~avec~~ l'Empire était loin, le garde-chiourme s'amusait à leur répéter toute la journée.

- Ah ! ah ! vos Bonaparte reviendront jamais ! Vive le roi !

Dans ces moments-là, l'envie était forte de scander un « Vive les Bonaparte » mais Baudouin se retenait, il savait pertinemment que le garde cherchait à les provoquer pour leur faire commettre un faux pas. Il ne voulait pas tomber dans ce piège si facile.

Pourtant, de temps à autre, la souffrance faisait perdre la raison et, immanquablement, des rixes éclataient entre les bagnards et leurs bourreaux et les meneurs ne vivaient pas assez longtemps pour avoir l'occasion de recommencer.

Baudouin partageait sa chambrée avec trois autres compagnons d'infortune. Comme tous les résidents du camp, ils étaient également emprisonnés pour désertion. Bonapartistes dans l'âme, ils refusaient, eux aussi, de servir les Bourbons remontés sur le trône de France.

Ils venaient des quatre coins de France.

Parmi ses camarades, il y avait Courteix l'Auvergnat, certainement le plus virulent de tous et incontestablement le meneur, il n'avait pas la langue dans sa poche.

Defrance, le Picard, qui, décidément portait bien son nom, ce qui amusait beaucoup ses camarades. Il avait souvent droit à la même plaisanterie bon enfant « la France est avec nous ! ».

Le Floc'h, né dans le Finistère, mais qui en était parti très tôt ; pupille de la nation, il avait été recueilli par les troupes républicaines qui l'avaient « extirpé » de hordes de chouans en lui offrant une éducation militaire et une bonne situation de soldat.

Chacun d'entre eux avait vainement attendu le jour tant espéré de la grâce royale, mais rien ne pointait à l'horizon. Un mot était dans tous les esprits : évasion, mais comment se libérer de cet enfer ?

- On doit faire quelque chose... se lamentait Baudouin

- Oui, renchérit Courteix, et tu connais LA solution.

- Risquée ta solution...

- Pas plus risquée que de rester là ! Dans tous les cas, les uns après les autres, on va tous y passer !

- Oui, bien sûr, mais comment faire ? questionna Le Floc'h.

- Vous avez pas remarqué quelque chose avec nos vêtements ? intervint Defrance.

- Remarqué quoi ? répondent-ils d'une seule voix.

- Ils sont de la même couleur que la terre que nous creusons toute la journée. Il suffirait juste de se cacher dans la tranchée et attendre que les autres regagnent le camp.

- Oh la la, c'est risqué ! Si on nous aperçoit, tu sais ce qu'on risque ? On se fera fusiller ! Regarde ce qui est arrivé au Suisse la semaine dernière... et le Marseillais ! s'inquiétait Baudouin.

- Oui, c'est un risque à prendre, mais tu préfères crever de la fièvre ? Moi, je le fais, c'est à toi de voir ! Bon, qui est partant ? commençait à s'impatienter Courteix.

-Moi, évidemment, j'en serais ! se hâta Defrance.

-Moi aussi ! le rejoignit rapidement Le Floc'h.

- Bon, et toi Baudouin, tu fais quoi ? demandait Courteix de son regard accusateur.

-C'est bon, je vous suis, après tout, on est des soldats, la mort, on l'a cotoyée tous les jours sur les champs de bataille.

-Voilà qui est bien parlé camarade ! Je reconnais mieux là mon frère d'armes le félicita Courteix d'une tape amicale vigoureuse dans l'épaule.

L'évasion était prévue pour le surlendemain.

On était arrivé au jour tant attendu. Une dernière journée de travail et on tenterait enfin l'aventure !

C'était l'aube, le garde-chiourme arrivait déjà pour les réveiller.

- Allez ! Debout, bandes de feignants !

En quelques minutes, tous les hommes s'étaient levés, ils étaient si impatients qu'ils n'avaient pu fermer l'œil de la nuit. Le garde s'approchait de la couche de Baudouin :

- Et celui-là, pourquoi il se lève pas ? Debout, feignant !
- Je ne peux pas, dit-il d'une voix faible
- Il a la fièvre, se radoucit soudain le garde-chiourme. Il va falloir le transporter à l'hospice. Restez pas à me regarder comme ça vous autres, allez vite me chercher l'infirmier ! et après ça, filez travailler ! Le bief va pas se construire tout seul !

Cette dernière journée tant attendue s'était transformée en véritable cauchemar.

Dépités, les trois compagnons d'infortune ne savaient plus quoi faire :

- On peut pas l'abandonner ici ! s'inquiétait DeFrance.
- Tu vois une autre solution ? C'est aujourd'hui ou jamais, on n'a pas le choix ! Je suis désolé, mais il est déjà condamné et l'attendre ne le guérira pas ! Que vous me suiviez ou non, moi j'y vais ! lui répondit Courteix.

A la nuit tombée, de retour au camp, on faisait l'appel à Glomel et, une fois de plus, des noms manquaient encore à l'appel.

Le petit groupe, avec à sa tête Courteix, avait déjà gagné Pontivy, un nouvel horizon plein de promesses s'ouvrait devant eux... Qui sait, peut-être que bientôt les Bourbons quitteraient le pouvoir et qu'ils pourraient enfin regagner les troupes de l'armée française.

On était alors à l'aube des Trois Glorieuses et bientôt Charles X aurait abdiqué...

Ce soir-là, l'infirmier de l'hospice de Rostrenen inscrivait sur son registre :

5 mai 1830 à 23h15 :

Rémi Baudouin, bagnard, né à Paris

Décédé des suites d'une fièvre pernicieuse et bêteuse.

Ce magnifique canal que nous célébrons aujourd'hui et qui fait aujourd'hui la fierté de notre Bretagne n'aurait pas été possible sans tous ces hommes qui, au péril de leurs vies, lui ont donné naissance. Ils ont permis une économie florissante au Centre Bretagne qui, grâce à leur labeur, allait définitivement perdre son surnom de Sibérie de la Bretagne.

En cette occasion, rendons-leur l'hommage qu'ils méritent, et lors de notre prochaine promenade sur les bords du canal, ayons une petite pensée pour eux...

¹ On parlerait aujourd'hui de Malaria.